

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Poésie

Les Indes
Le Sel noir
Poèmes
Pays rêvé, Pays réel

Essai

Soleil de la conscience
L'Intention poétique

Théâtre

Monsieur Toussaint
Monsieur Toussaint, *version scénique*

Roman

La Lézarde, *prix Renaudot 1958*
Le Quatrième Siècle, *prix Charles Veillon 1965*
Malemort
La Case du commandeur
Mahagony

collection Points

La Lézarde
Les Indes

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Un champ d'îles
La Terre inquiète
Éditions du Dragon

Le Sang rivé
Éditions Présence africaine

Boises
Éditions Acoma

Le Sel noir
poésie
NRF/Gallimard

ÉDOUARD GLISSANT

LE DISCOURS ANTILLAIS

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

12. Le retour et le détour

I

Il y a différence entre le déplacement (par exil ou dispersion) d'un peuple qui se continue ailleurs et le transbord (la traite) d'une population qui ailleurs *se change en autre chose*, en une nouvelle donnée du monde. C'est en ce changement qu'il faut essayer de surprendre un des secrets les mieux gardés de la Relation. Par lui nous comprenons que des histoires entrecroisées sont à l'œuvre, proposées à notre connaissance et qui produisent de l'étant. Nous renonçons à l'Être. Ce que la pensée ethnographique engendre de plus terrifiant, c'est la volonté d'inclure l'objet de son étude dans un clos de temps où les enchevêtrements du vécu s'effacent, au profit d'un pur demeurer. Par là s'affirment des séries notionnelles généralisantes qui offusquent le lácis des relais réels¹. L'histoire d'une population transbordée mais qui devient ailleurs un autre peuple permet de contredire la notion générale et les neutralisations qu'elle impose. Le rapport (en même temps relation et relaté, acte et discours) prend le pas sur ce qui d'apparence pourrait en constituer le principe, le « moteur » soi-disant universel.

L'opération de la Traite (sur laquelle la pensée occidentale, l'étudiant pourtant comme phénomène historique, fera si constamment silence en tant que *signe de relation*) oblige la population ainsi traitée à mettre en question toute ambition d'un universel généralisant. Et cela de plusieurs manières.

D'abord parce que d'avoir à se changer en une inédite proportion contraint cette population transbordée à critiquer (à désacraliser) sous les parages de la dérision ou de l'approximation ce qui, dans l'ancien ordre des choses, était le permanent, le rituel, la vérité de son être. Une population qui change dans un ailleurs est tentée d'abandonner la pure croyance collective. Ensuite parce que le mode du changement (la

domination d'un Autre) favorise quelquefois la pratique d'approximation ou la tendance à la dérision, en introduisant dans les rapports nouveaux l'insidieuse promesse de se constituer en l'Autre, l'illusion d'une mimésis réussie. Par quoi la seule pulsion d'universel prévaudra de manière vide. Enfin parce que la domination (favorisée par la dispersion et le transbord) enfante le pire des avatars, qui est qu'elle fournit elle-même des modèles de résistance à la mainmise qu'elle-même met en œuvre, court-circuitant ainsi la résistance tout en la favorisant. Par quoi des techniques évidées entretiendront l'illusion d'un universel dépassant. Le peuple transbordé lutte contre tout cela.

Je crois que ce qui fait cette différence entre un peuple qui se continue ailleurs, *qui maintient l'Être*, et une population qui se change ailleurs *en un autre peuple* (sans pourtant qu'elle succombe aux réductions de l'Autre) et qui entre ainsi dans la variance toujours recommencée de la Relation (du relais, du relatif), c'est que cette population-ci n'a pas emporté avec elle ni continué collectivement les techniques d'existence ou de survie matérielles et spirituelles qu'elle avait pratiquées avant son transbord. Ces techniques ne subsistent qu'en traces, ou sous forme de pulsions ou d'élans. C'est ce qui différencie, outre la persécution d'une part et l'esclavage de l'autre, la Diaspora juive de la Traite des Nègres. Et, pour peu que la population ainsi transbordée ne se trouve pas, au lieu de son arrivage et de son ancrage, dans des conditions qui favoriseraient l'invention ou l'adoption « libre » de nouvelles techniques appropriées, cette population entre pour un temps plus ou moins long dans le marasme souvent imperceptible de l'irresponsabilité globale. C'est probablement ce qui distinguerait en général (et non individu par individu) le Martiniquais d'un autre transbordé comme le Brésilien par exemple. Une telle disposition est d'autant plus déterminante que la violence technique (l'écart grandissant entre les niveaux de manipulation et de contrôle du réel) devient un facteur primordial de la Relation mondiale. Les deux attitudes probablement le plus infondées en la circonstance seraient de considérer à l'extrême le support technique comme le substrat de toute activité humaine et à l'opposé de rabaisser toute systématique technique au rang d'une idéologie aliénée ou dégradante. La démuntion technique pousse le colonisé à ces extrémités. Quoi qu'on pense de telles options, il faut quant à nous prendre le mot « technique » au sens de la médiation concertée d'une collectivité à son entour. La Traite, qui a peuplé en partie les Amériques, a discriminé parmi les arrivants ; le désintéressement technique a favorisé dans les petites Antilles francophones, plus que partout ailleurs dans la diaspora nègre, la fascination de la mimésis et la tendance à l'approximation (c'est-à-dire, en fait, au dénigrement des valeurs d'origine).

Il n'y a pas là seulement agonie et perte mais l'occasion aussi d'affirmer un ensemble estimable de propriétés. Celle par exemple de

1. Bien entendu, la généralisation a permis de systématiser l'ensemble des lois scientifiques, dont il n'est pas indifférent de constater un enfermement, dans l'univers à la fois objectif et « lointain » de la science occidentale.

fréquenter les « valeurs » non plus comme absolu de référence mais comme modes agissants d'une Relation. (Le renoncement aux pures valeurs d'origine ouvre sur un sens inédit de la mise en rapports.) Celle aussi de critiquer plus naturellement une conception de l'universel transparent et de renvoyer cette illusion à l'arsenal des élites mimétisées.

II

La première pulsion d'une population transplantée, qui n'est pas sûre de maintenir au lieu de son transbord l'ancien ordre de ses valeurs, est le Retour. Le Retour est l'obsession de l'Un : il ne faut pas changer l'être. Revenir, c'est consacrer la permanence, la non-relation. Le Retour sera prôné par les sectateurs de l'Un. (Mais le retour des Palestiniens dans leur pays n'est pas un recours stratégique, c'est un combat immédiat. La contemporanéité de l'expulsion et du retour est totale. Celui-ci n'est pas pulsion compensatoire mais urgence vitale.) Les Américains blancs auront cru au siècle dernier exorciser le problème noir par le financement du retour des Nègres en Afrique et par la création de l'État du Liberia. Étrange barbarie. Si même on s'estime heureux ou satisfait qu'une partie de la population noire des États-Unis ait par là échappé au sort terrible des esclaves ou des nouveaux affranchis, on ne peut méconnaître ce qu'une telle opération comporte de frustration, dans la mise en scène de la Relation. La caractéristique première de celle-ci, forme contemporaine du rapport entre peuples, est en effet la conscience même obscure que ces peuples en ont. Les rapports antécédents n'étaient pas ainsi accompagnés d'une conscience de la conscience. Dans les conditions actuelles, une population qui mettrait en acte la pulsion de Retour, et cela sans qu'elle se fût constituée en peuple, serait vouée aux amers souvenirs d'un *possible* (par exemple, l'émancipation des Noirs *aux États-Unis mêmes*) à jamais perdu. La fuite des Juifs hors de la terre d'Égypte fut collective ; ils avaient maintenu leur judéité, ils ne s'étaient pas changés en *autre chose*. Que penser du sort de ces gens qui reviennent en Afrique, aidés et poussés par la philanthropie calculatrice de leurs maîtres, *et qui ne sont plus des Africains* ? La réalisation de la pulsion *à ce moment* (il est déjà trop tard pour elle) n'est pas satisfaisante. Il est possible que l'État qui en résultera (commode palliatif) ne devienne pas nation. Hasarderait-on à l'opposé l'hypothèse que l'existence d'un État-nation d'Israël à la fin *tarirait* la judéité, en épuisant au fur et à mesure la pulsion de Retour (l'exigence de l'Un)² ?

2. L'analyse de n'importe quel discours global rend inévitable l'exposé systématique de lieux communs (ces évidences qui s'imposent à tous), comme par exemple du tableau des situations significatives dans les relations de peuples à peuples.

Une population transbordée qui devient peuple (Haïti), qui se fond en un autre peuple (Pérou), qui entre

Mais, nous l'avons vu, les populations transbordées par la Traite n'étaient pas en mesure de maintenir longtemps la pulsion de Retour. Cette pulsion cédera donc, à mesure que le souvenir de la terre ancestrale s'estompera. Partout (dans les Amériques) où la mesure technique se sera maintenue ou renouvelée pour une population transbordée, qu'elle soit opprimée ou dominante, la pulsion de Retour s'éteindra peu à peu dans la prise en compte de la terre nouvelle. Là où cette prise en compte sera non pas seulement difficile mais *obscurcie* (la population devenue peuple, mais le peuple démuni) apparaîtra l'obsession de l'imitation. Cette obsession ne va pas de soi. Sans dire qu'elle n'est pas naturelle (c'est une violence), on peut établir qu'elle est impossible. Non pas seulement que l'imitation elle-même est impraticable mais que son obsession bien réelle est insupportable. La pulsion mimétique est une violence insidieuse. Un peuple qui y est soumis met beaucoup de temps à en concevoir de manière collective et critique le poids, mais en supporte tout de suite le traumatisme. En Martinique, où la population transbordée s'est constituée en peuple, sans que pourtant la prise en compte de la terre nouvelle ait pu être effective, la communauté a tenté

dans la composition d'un multi-ensemble (Brésil), qui maintient son identité sans pouvoir se « réaliser » (Noirs américains), qui est peuple coincé dans un impossible (Martinique), qui revient parcellairement à son lieu d'origine (Liberia), qui maintient son identité en participant de manière conflictuelle à l'émergence d'un peuple (Hindous des Antilles).

Un peuple dispersé qui se crée une pulsion de retour (Israël), qui est expulsé de sa terre (Palestine), dont l'expulsion est « intérieure » (Noirs d'Afrique du Sud).

Un peuple qui reconquiert sa terre (Algérie), qui disparaît par génocide (Arméniens), qui agonise (Mélanésiens), qui est artificialisé (Micronésiens).

Les infinies variétés des « indépendances » africaines (où les frontières officielles séparent des peuples réels), les soubresauts des minorités d'Europe (Bretons ou Catalans, Corses ou Ukrainiens). La mort lente des aborigènes d'Australie.

Des peuples à tradition millénaire et à technique conquérante (les Anglais), à volonté universalisante (les Français), en proie au déni (l'Irlande), à l'émigration (la Sicile), à la division (Chypre), à la richesse factice (pays arabes).

Des peuples qui ont abandonné très tôt leur « expansion » ou ne l'ont soutenue que faiblement (peuples nordiques, Italie), qui ont subi sur place les invasions (Pologne, Europe centrale). Les émigrés eux-mêmes (Algériens, Portugais, Antillais de France ou d'Angleterre).

Des peuples envahis et exterminés (Indiens des États-Unis), neutralisés (Indiens des Andes), traqués et massacrés (Indiens d'Amazonie). Traqués et errants (Tziganes et Gitans).

Des populations émigrées qui constituent nation dominante (États-Unis), qui se préservent dans un ensemble (Québec), qui se maintiennent par force (Blancs d'Afrique du Sud).

Des migrants systématiques et parcellisés (Syriens, Libanais, Chinois).

Des migrants périodiques, nés du mouvement même de la Relation (missionnaires, « Peace Corps », coopérants) et dont l'impact est réel.

Des nations divisées par la langue ou la religion (peuple irlandais, nations belge et libanaise), c'est-à-dire par l'affrontement économique entre communautés.

Des équilibres fédératifs (Suisse).

Des déséquilibres endémiques (peuples de la péninsule indochinoise).

De vieilles civilisations qui se transforment par acculturation avec l'Occident (Chine, Japon, Inde). Qui se maintiennent par insularité (Malgaches).

Des peuples composites mais « hors relation » (Australiens) et d'autant plus hétérophobes.

Des peuples éparpillés, en proie à « l'adaptation » (Lapons, Polynésiens).

Ces tableaux situationnels sont rendus inextricables par les enchevêtrements des idéologies qui s'y superposent, par les conflits diglossiques, par les guerres de religion, par les affrontements économiques, par les révolutions techniques. L'ensemble de la Relation change plus vite que l'idée qu'on peut s'en faire. Aucune théorie de la Relation ne conduit à généraliser. Son jeu est suractivé par l'apparition de minorités qui se déclarent en tant que telles et dont la plus déterminante est sans doute celle du mouvement féministe.

d'exorciser le Retour impossible par ce que j'appelle une pratique du Détour.

III

Le Détour n'est pas un refus systématique de *voir*. Non, ce n'est pas un mode de la cécité volontaire ni une pratique délibérée de fuite devant les réalités. Nous dirions plutôt qu'il résulte, comme coutume, d'un enchevêtrement de négativités assumées comme telles. Il n'y a pas détour quand la nation a été possible, c'est-à-dire chaque fois que la responsabilité globale, même aliénée au profit d'une partie de la collectivité, a mis en acte les résolutions, provisoires mais autonomes, des conflits internes ou de classes. Il n'y a pas détour quand la communauté affronte un ennemi connu comme tel. Le détour est le recours ultime d'une population dont la domination par un Autre est occultée : il faut aller chercher *ailleurs* le principe de domination, qui n'est pas évident dans le pays même : parce que le mode de domination (l'assimilation) est le meilleur des camouflages, parce que la matérialité de la domination (qui n'est pas l'exploitation seulement, qui n'est pas la misère seulement, qui n'est pas le sous-développement seulement, mais bien l'éradication globale de l'entité économique) n'est pas directement visible. Le Détour est la parallaxe de cette recherche.

Sa ruse n'est donc pas toujours concertée, tout comme l'*ailleurs* qu'il fréquente peut être « intérieur ». C'est une « attitude d'échappement » (Marcuse) collectivisée.

La langue créole est la première géographie du Détour, et qui seulement en Haïti a échappé à cette finalité originelle. J'avoue que les disputes sur l'origine et la constitution de la langue (est-ce une langue, est-ce un avatar des parlers français, etc.) m'ennuient ; en quoi sans doute ai-je tort. Je vois surtout dans la poétique du créole un exercice permanent de détournement de la transcendance qui y est impliquée : celle de la source française. Michel Benamou suggérait l'hypothèse (reprise en Martinique dans un article de M. Roland Suvélor) d'une dérision systématisée : l'esclave confisque le langage que le maître lui a imposé, langage simplifié, approprié aux exigences du travail (un petit-nègre) et pousse à l'extrême de la simplification. Tu veux me réduire au bégaiement, je vais systématiser le bégaiement, nous verrons si tu t'y retrouveras. Le créole serait ainsi la langue qui, dans ses structures et sa poétique, aurait assumé à fond le dérisoire de sa genèse. C'est le parvenu de tous les pidgins, l'empereur des « patois », qui s'est lui-même couronné. Les linguistes ont remarqué que la syntaxe créole traditionnelle imite volontiers le langage de l'enfant (emploi du redoublement, par exemple *bel bel iche* pour *très bel enfant*). Poussée à ce point, une pratique d'enfantillage n'est pas innocente. J'y retrouve, au niveau des structures que la langue *se donne* (et sans doute est-il peu commun de parler ainsi

d'une langue comme d'une entité volontaire qui s'établirait d'elle-même), ce qu'on dit que les Noirs américains adoptaient comme *attitude* linguistique chaque fois qu'ils étaient en présence de Blancs : le zézaïement, la traîne, l'idiotie. Le camouflage. C'est là une mise en scène du Détour. La langue créole s'est constituée autour d'une telle ruse. Aujourd'hui plus aucun Noir américain n'a besoin d'avoir recours à une telle mise en scène : je suppose que rares seraient les Blancs qui s'y laisseraient encore prendre ; et de même la langue créole en Martinique a dépassé le stade de la structuration par le Détour. Mais elle en est marquée. Elle roule de calembour en calembour, d'assonance en assonance, de quiproquo en double sens, etc. C'est sans doute pourquoi le *trait d'esprit*, en ce qu'il est patience et surprise ménagée, est rare dans la langue, et toujours assez gros. La pointe finale du discours créole ne déclenche pas le sourire appréciateur mais le rire participant : elle se souligne elle-même ; rejoignant par là une pratique constante des conteurs de presque tous les pays : jouteurs poétiques, griots, etc. Le créole haïtien a plus vite dépassé le Détour, pour la raison historique simple qu'il est devenu très tôt la langue de responsabilité productive de la nation haïtienne.

Je trouve dans *la Vie des mots*, d'Arsène Darmesteter³, ouvrage de « philosophie linguistique » consacré à l'évolution du sens des mots dans la langue française, et à certains égards « pré-saussurien », l'observation suivante : « On saisit encore sur le fait l'action de l'esprit populaire quand il déforme le sens de mots reçus et consacrés dans certains usages. On voit avec surprise des mots de formation savante, ayant dans la langue scientifique leur pleine et entière valeur, descendre dans l'usage populaire à des emplois ridicules ou dégradants... Une ironie grossière semble prendre plaisir à dégrader ces mots mal compris et à venger, sur la langue des lettrés, l'ignorance populaire. » La surprise de l'auteur se fût certes tournée en horreur devant les pratiques du joulal des Québécois, où on voit aussi à l'œuvre la dérision systématique portée au cœur d'une langue (le français) qu'on revendique pourtant. Il n'est pas étonnant que le joulal ait symbolisé un moment de la résistance québécoise à la domination du Canada anglophone, ni d'ailleurs que ce symbole ait tendu à s'effacer en tant que tel au fur et à mesure que le Québec se concevait et existait comme nation à bâtir.

Le Détour mène donc *quelque part*, quand l'impossible qu'il contourne tend à se résoudre en « positivités » concrètes⁴.

3. 1886 ; seconde édition à la librairie Delagrave, Paris, 1918.

4. Dans cet ouvrage, positif ou positivité est pris au sens de ce qui fait qu'une situation se dynamise, sur un mode continu ou non, « économique » ou non, sous la poussée d'une résolution collective, soit pulsionnelle soit concertée. Dès lors le négatif (ou négativité) n'est pas un moment dialectique de cette résolution mais le manque, l'absence par quoi une collectivité de nature (c'est-à-dire dont les conditions d'existence sont données) ne devient pas collectivité de fait (c'est-à-dire dont les modes d'existence se renforcent ou s'avouent).

Je crois que le syncrétisme religieux est aussi un avatar ostensible du Détour. Il y a quelque chose d'excès dans la mise en scène de ce syncrétisme, que ce soit dans les rites brésiliens, dans le Vaudou, dans les pratiques des campagnes martiniquaises. La différence est qu'encore ce qui était ruse s'est constitué là (au Brésil, en Haïti) en croyance collective à contenu « positif », et continue ici (en Martinique) comme trace « négative », qui a donc toujours besoin de *s'actualiser* en détour. Le discours de la croyance populaire appelle encore en Martinique *l'oreille de l'Autre*⁵.

L'une des manifestations les plus spectaculaires de cette nécessité du Détour pour une communauté ainsi menacée, nous la trouvons en toute logique dans le mouvement d'émigration des populations antillaises vers la France (dont on a assez dit qu'il constituait, encouragé par les pouvoirs publics, une traite à rebours) et dans les retentissements psychiques qu'il déclenche. C'est en France le plus souvent que les Antillais émigrés se découvrent *différents*, prennent conscience de leur antillanité; conscience d'autant plus dramatique et insupportable que l'individu ainsi envahi par le sentiment de son identité ne pourra quand même pas réussir la réinsertion dans son milieu d'origine (il trouvera la situation intolérable, ses compatriotes irresponsables; on le trouvera assimilé, devenu blanc de manières, etc.) et qu'il *repartira*. Extraordinaire vécu du Détour. Voici bien une illustration de l'occultation, en Martinique même, de l'aliénation: il faut aller là chercher *ailleurs* pour en prendre conscience. L'individu entre alors dans l'univers taraudant, non de la conscience malheureuse mais, bel et bien, de la conscience torturée.

(Il y a certes une splendeur du retour, pour ceux qui sont allés « en Ouest » (vers l'Est) et qui tâchent de se réenraciner. Ce n'est pas l'arrivée désespérée de jadis, après l'arrachement à la terre-mère africaine et le voyage de traite. C'est, pour cette fois, comme si on découvrait enfin le vrai pays où se réenraciner. On dit la Martinique terre des revenants. Mais ce n'est pas là un retour, c'est la fin d'un détour.) De ne pouvoir alors supporter de vivre dans son pays, voilà où perce le tourment.

Le Détour *ne mène nulle part*, quand sa ruse originelle ne rencontre pas les conditions concrètes d'un dépassement.

(Nous ne mésestimons pas le mal-être universel qui pousse des Européens, insatisfaits de leur entour, vers ces « pays chauds » que désertent ceux qui, en proie au chômage mais soumis aussi à une intolérable pression d'inexistence, cherchent dans l'Autre-Ailleurs un *recours* provisoire.)

Enfin, les intellectuels antillais ont mis à profit cette nécessité du

5. Voir à ce propos (« 74. Sur une pré-enquête », p. 381) les observations faites sur le discours de M. Évrard Suffrin, fondateur au Lamentin du *Dogme de Cham*.

Détour pour *aller quelque part*, c'est-à-dire lier en la circonstance la solution possible de l'insoluble à des résolutions pratiquées par d'autres peuples. La première et la plus magnifique peut-être de ces formes du Détour est le rêve africain de Marcus Garvey (Jamaïque), mis en scène dans un premier « relais » qui l'incita aux États-Unis à prendre en charge la passion des Noirs américains. L'assomption universelle de la souffrance nègre dans la théorie (ou la poétique) antillaise de la Négritude représente aussi un aspect sublimé du Détour. La nécessité historique de revendiquer pour les peuples métissés des petites Antilles la « part africaine » de leur être, si longtemps méprisée, refoulée, niée par l'idéologie en place, suffit à elle seule pour justifier le mouvement antillais de la Négritude. Cette revendication pourtant se dépasse très vite dans l'assomption que j'ai dite, de telle sorte que l'œuvre césairienne de la Négritude va rencontrer le mouvement de libération des cultures africaines; et que le *Cahier d'un retour au pays natal* sera bientôt plus populaire au Sénégal qu'en Martinique. Singulière destinée. Le Détour est là: dépassement idéal, relation par le haut. On comprend que, si M. Césaire est ici le plus connu des Martiniquais, son œuvre y soit pourtant moins fréquentée qu'en Afrique. Le même destin a marqué l'existence du Trinidadien Padmore, inspirateur au Ghana de celui qui en arracha l'indépendance, Kwamé Nkrumah. Mais Padmore ne revint jamais dans son pays natal, lui qui fut le père spirituel du panafricanisme de Nkrumah. Ces formes du Détour sont donc aussi des variantes camouflées ou sublimées du Retour à l'Afrique. La différence la plus évidente entre les formulations africaine et antillaise de la Négritude est que l'africaine *procède* d'une multi-réalité de cultures ancestrales en même temps menacées, que l'antillaise *précède* l'intervention libre de nouvelles cultures dont l'expression est subvertie par le désordre colonial. Il a fallu un intense effort de généralisation pour que les deux formulations se rejoignent: cette généralisation généreuse fait comprendre comment la Négritude n'a pas pris en compte les situations particulières. Inspiratrice fondamentale de l'émancipation africaine, elle n'intervient à aucun moment en tant que telle dans les épisodes historiques de cette libération. Elle est au contraire contestée en tant que telle, d'abord dans le champ de l'Afrique anglophone (par rejet de son caractère généralisant), ensuite dans de larges franges de l'Afrique combattante (peut-être sous l'influence des idéologies révolutionnaires)⁶.

L'exemple le plus significatif du Détour reste celui de Frantz Fanon. Immense et enthousiasmant Détour. J'ai rencontré un poète sud-américain qui ne se sépare jamais de la traduction espagnole des

6. J'ai constaté, chaque fois qu'un débat s'est instauré dans une rencontre internationale autour de la question de la Négritude, qu'au moins la moitié des intellectuels africains présents se portaient contre cette théorie, régulièrement défendue par les représentants français, sans doute parce qu'ils y retrouvent la généralité comme l'ambigu des « théories générales » qu'ils aiment à défendre. Ainsi le *Cahier* dont le projet est antillais est-il plus proche des Africains que la théorie de la Négritude dont le projet est généralisant.

Damnés de la terre. N'importe quel étudiant noir américain s'émerveille d'apprendre que vous venez du même pays que Fanon. Il arrive que des années passent sans qu'il soit (je ne dis pas même son œuvre) cité dans la presse politique ou culturelle, révolutionnaire ou de gauche, de la Martinique. Une avenue de Fort-de-France porte son nom. C'est à peu près tout.

Il est difficile pour un Antillais d'être le frère, l'ami, ou tout simplement le compagnon ou le « compatriote » de Fanon. Parce que de tous les intellectuels antillais francophones il est le seul à être véritablement *passé à l'acte*, à travers son adhésion à la cause algérienne; et cela même si, après les épisodes tragiques et concluants de ce qu'on est en droit d'appeler sa passion algérienne, le problème martiniquais (dont en l'occurrence il n'était pas responsable mais qu'il eût sans doute affronté s'il avait vécu) reste entier dans son ambiguïté. Il est clair qu'ici *passer à l'acte* ne signifie pas seulement se battre, revendiquer, déployer la parole contestante, mais assumer à fond la *coupure radicale*. La coupure radicale est la pointe extrême du Détour.

La parole poétique de Césaire, l'acte politique de Fanon nous ont menés *quelque part*, autorisant par détour que nous revenions au seul lieu où nos problèmes nous guettent. Ce lieu est décrit dans le *Cahier* aussi bien que dans *Peau noire, Masques blancs*: je veux dire par là que ni Césaire ni Fanon ne sont des abstrauteurs. Les tracés de la Négritude et de la théorie révolutionnaire des *Damnés* sont pourtant généralisants. Ils suivent le contour historique de la décolonisation finissante dans le monde. Ils illustrent et démontrent le paysage d'un Ailleurs partagé. Il faut revenir au lieu. Le Détour n'est ruse profitable que si le Retour le féconde: non pas retour au rêve d'origine, à l'Un immobile de l'Être, mais retour au point d'intrication, dont on s'était détourné par force; c'est là qu'il faut à la fin mettre en œuvre les composantes de la Relation, ou périr⁷.

7. Pour nous Martiniquais, ce lieu est déjà les Antilles: mais nous ne le savons pas. Du moins, de manière collective. La pratique du Détour est la mesure de cette existence-sans-savoir. Voici délimité un des objectifs de notre discours: rejoindre à fond ce que nous sommes, de telle sorte que le Détour ne se maintienne plus comme technique indispensable d'existence mais se réalise peut-être en mode d'expression.

La tangence du Détour devient, au stade de l'expression, conquête sur le non-dit ou sur l'édit (c'est-à-dire sur les deux modes principaux de la répression), à partir du moment où le Détour, non plus imposé dans le réel, se continue en finesse de préhension, d'analyse et de création. L'insertion convergente dans la Caraïbe éclaire ce processus et l'autorise.

Repères

Le travail

L'attitude générale des Martiniquais vis-à-vis des implications sociales du travail fonde la déclaration raciste des tenants ordinaires du système: « Ces gens-là sont des faîneants. »

Le Martiniquais n'est pas historiquement intéressé à des rendements ni à des améliorations techniques (instruments usuels, outils, machines) pour la raison qu'il ne maîtrise rien d'une production collective (d'ailleurs aujourd'hui finissante) dans son pays.

La coutume n'existe pas d'une équivalence, même aliénée, travail-salaire. Par tradition, le travail est « récompensé » à partir d'un consensus affectif maître-esclave. Son évaluation « économique » est récente et non déterminante.

Le système a favorisé la disparition des métiers de type artisanal sans permettre qu'ils soient remplacés par des secteurs d'industrialisation.

Il a fait naître et développé un réflexe généralisé de mendicité, par l'application du principe de l'aide se substituant au principe de l'action autonome responsable.

Par paradoxe, l'attitude « irrationnelle » des Martiniquais face aux problèmes du travail est une forme non concertée de résistance. Mais cette résistance emprunte des « lieux » (désintérêt technique, etc.) qui ne sont pas dépassables.